

12 juillet 44

art. de Lucienne Barrucaud

Les Derniers Alger 1944
Nouvelles

la chose Littéraire

« L'ARCHE » N° 30 — Journal d'André Gide, juin-mars 1940. Ce n'est pas la première fois que André Gide s'efforce la rectitude de jugement et d'écriture, au minimum intérieure au don du style. Bel verbatim et pas du tout grand homme, tel le-même se le connaît.

Au demeurant, comme à l'égard de Péguy, il n'a pu faire sa connaissance de la langue directement, par un contact avec le jeune français, peut-être Inchar et Walteau, c'est entendu, mais très assuré et de son propre accord et du droit des gens.

Pourtant le débat mérite d'être série à son juste niveau. Ce fragment incriminé, on doit en tout bonne foi le remettre à sa place et en son temps dans le processus andogone des réflexions de l'auteur. On en fera alors le véritable intérêt de l'œuvre considérable qu'il représente et représentera le Journal d'André Gide.

Débarassé d'un excès de méthode méticuleuse, on y déguste le graphique psychologique de l'homme individuel, naturellement versatile, lié sans le contre poids du caractère aux tentations et influences du milieu extérieur et fidèle à la surface des convictions.

Plutôt que de s'indigner, laissons-le poursuivre. Il sera intéressant d'observer pourquoi, comment, quand et à quelle occasion André Gide est devenu, disons gaulliste. Et ce sera pas d'abord un cas particulier.

Déjà, fin novembre 1940, il quitte l'étude de l'allemand pour se replonger « avec délices » dans la littérature anglaise, « celle dont la disparition appauvrirait le plus l'humanité ».

Tout compte fait le véritable procès à dresser serait celui de la littérature subjective, du « moi haïssable ».



L'ARCHE N° 4

Que des intellectuels attachés à un idéal absolu de culture fassent de sa défense leur préoccupation exclusive, c'est un signe de la diversité humaine. Mais quand nous voyons M. André Gide retirer prudemment de ses « Pages de Journal » quelques notes relatives à la position de la N.R.F. en janvier 1941, on peut penser qu'il eût mieux fait d'observer cette réserve lorsqu'il mit en cause tout un peuple. Les observations de M. André Gide sur son entourage étaient peut-être justes à l'époque; il n'empêche, puisque aussi bien rien n'échappe à la politique, que ses réflexions sur le comportement du peuple français en 1940 s'assimilent à une besogne de désagrégation nationale.

E' l'on peut s'étonner que M. Gide exerce son flair politique quand il s'agit de personnalités, alors qu'il se crut précédemment justifié à subordonner tout intérêt collectif à l'expression de sa sincérité.

Pour nous, qui savons être sensibles à la seule valeur formelle d'un texte, nous voudrions qu'on n'oublie pas que toute personnalité, fût-elle la plus grande, doit en fin de compte intégrer son travail dans l'effort de son peuple.

L'« Arche » est au demeurant une revue bien faite et agréable à lire. Souhaitons qu'elle comprenne que la littérature, détachée de la vie, est desséchante et que c'est dans la mesure où elle ne négliera pas de s'inspirer des forces fécondantes du peuple qu'elle s'épanouira dans toute sa richesse.